HAL
open science

“ Yes we care ” : les lieux-dits d’une éco-citoyenne, les lieux ordonnés d’un analyste spatial

Herve Gazel, Blandine Tchamou

To cite this version:

Herve Gazel, Blandine Tchamou. “ Yes we care ” : les lieux-dits d’une éco-citoyenne, les lieux ordonnés d’un analyste spatial. Colloque Care Genre Environnement , Sep 2015, LYON, France. hal-01316244

HAL Id: hal-01316244

https://univ-lyon3.hal.science/hal-01316244v1

Submitted on 16 May 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Yes we care » : les lieux-dits d'une éco-citoyenne, les lieux ordonnés d'un analyste spatial

Hervé GAZEL
Université Lyon 3 Jean Moulin, UMR EVS (CRGA), Labex IMU.

Blandine Olive TCHAMOU
Environnementaliste, Diplômée en Education Populaire, Association de Mieux - Etre (Douala)

Proposition initiale

La juxtaposition des mots « Care », « Genre » et « Environnement » comme intitulé de colloque a suscité ma curiosité. La lecture du texte de cadrage scientifique et opérationnel l'a encouragée. Il m'est alors apparu qu'évoquer ma participation, mon expérience et mon travail dans le cadre de l'atelier "Douala, ville assemblée" [1] organisé par les Ateliers de Maitrise d'œuvre de Cergy, et ainsi témoigner d'une expérience vécue, me semblait être le moyen le moins dérisoire de participer.

Cet atelier partait de l'idée que l'informel touche tous les aspects de la vie et que sa reconnaissance peut permettre d'améliorer les conditions de vie de chacun. D'où ma proposition puisque la posture à l'égard de l'informel de cette expérience n'est pas sans évoquer un peu de la posture à l'égard de l'informel présente avec le "care".

Plus important que cette seule connivence de posture, j'ai réalisé ce travail en équipe, notamment avec une personne qui à mes yeux aurait toute sa place lors des ateliers du colloque de septembre. Elle se nomme Blandine Tchamou [2] et œuvre soigneusement à l'éducation à l'environnement avec son association « Mieux-être ». Mon travail n'a, somme toute, été que la mise en forme (la formalisation) d'une minuscule part de sa connaissance fine (et informelle) du terrain. Je l'ai donc contactée afin de soumettre une proposition commune.

Notre proposition serait donc triple : (1) relater un résultat de notre travail d'équipe (i.e *la mise à jour d'un ordre spatial dissimulé dans un désordre apparent)*, (2) montrer le rôle et l'apport de l'expertise locale, (3) proposer une approche qui intègre approche spatiale et approche par le « care ».

[1]voir : http://www.ateliers.org/douala-ville-assemblee
[2] voir: https://biocamer.wordpress.com/2013/12/08/blandine-olive-tchamou-une-eco-citoyenne/ ; lien vers un portrait de Blandine qui a été réalisé par Canal plus dans son émission Plus d'Afrique en 2010 : https://www.youtube.com/watch?v=fiJIo3oHwpU

Proposition réadaptée suite à l'absence de Blandine Tchamou

A notre grand regret, Blandine Tchamou n'a pu obtenir de financement pour se joindre à nous. La proposition ne pourra donc traiter pleinement l'apport de son expertise locale et des liens qui s'ensuivent entre « care » et « approche spatiale ». Je partirai néanmoins de sa contribution décisive exposerai quelque résultats de ce travail de recherche avant de conclure sur sa portée, ses limites et sa signification.

Les lieux- dits d'une éco-citoyenne

Nommer les lieux est un acte fondateur de territoires. Sans nom de lieux, l'espace terrestre est largement indifférencié : « c'est la », « c'est là-bas », « c'est ici », « c'est loin », « c'est près », « c'est à côté », etc… . C'est imprécis et peu pratique pour habiter les lieux.

La ville de Douala n'échappe pas à cette règle. Son territoire s'est différencié au fil des années, par l'attribution de noms aux lieux : rues, carrefours, quartiers y sont nommés, certains par les Doualas, peuple autochtone éponyme, d'autres par les administrateurs coloniaux puis les institutions nationales et d'autres, nombreux, par les habitants eux-mêmes, souvent migrants issus d'autres ethnies.

Blandine Tchamou est née à Douala, il y a une quarante-deux ans dans le quartier de Bepanda-Omnisport, dans le 5ème arrondissement de la ville. Enfant, elle résidait avec ses parents, sa sœur et ses cinq frères, dans une maison située dans un « drain ». Les drains sont des éléments du réseau hydrographique local, des terres basses inondables et fréquemment inondées, des petits ravins dont les versants ont été le plus souvent investis par les auto-constructions des populations migrantes vers la ville depuis toutes les régions du Cameroun. Inondables, inondées et insalubres : rareté voire absence de poubelles, ordures jetées dans la rigole… Plus tard, suite à des voyages à l'étranger, Blandine Tchamou prendra conscience que les lieux de vie peuvent être propres, nettoyés, que des règles de gestion des déchets peuvent être établies et adoptées, qu'il était nécessaire d'agir à Douala. En 2004, elle crée l'association « Mieux-être » qui vise l'éducation environnementale. Son expertise est aujourd'hui reconnue.

« Je n'ai jamais vu ma ville comme ça ! Je ne reconnais rien !» : la première réaction de Blandine Tchamou devant une image aérienne de Douala.

« Je n'ai jamais vu cette ville comme ça ! Je ne reconnais rien ! » : ma première réaction au cours des excursions sur le terrain.

Nous étions certes tous deux perdus mais je l'étais bien plus !

L'agglomération de Douala s'étend de nos jours sur 160 Km² (source e-Geopolis). La zone d'étude retenue par les Ateliers de Cergy pour notre travail, était quant à elle, bien plus modeste : elle faisait néanmoins environ 7 km de long sur 3 km de large, soit une étendue d'une vingtaine de km² (figure 1). Nous l'avons parcouru ensemble de long en large durant 2 semaines, intercalant journée ou demi-journée de visites et journée ou demi-journée de mises en ordre des données et informations collectées.

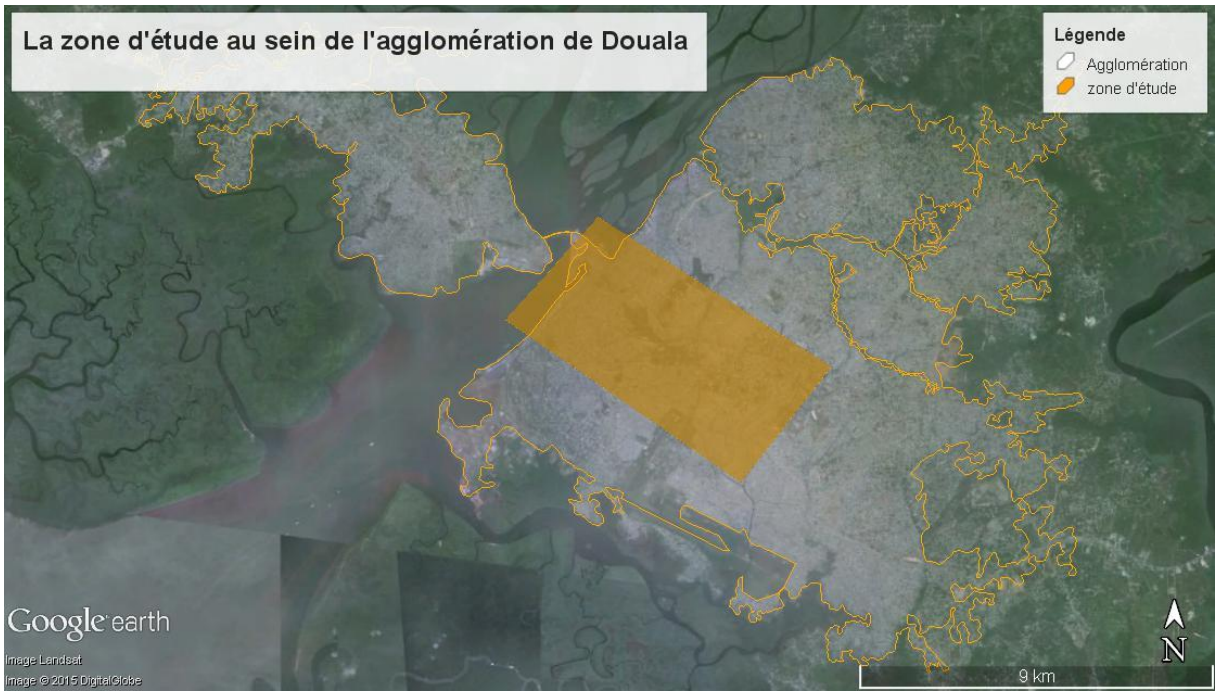

Figure 1 : Image aérienne muette de la zone d'étude.

<u>Nommer les lieux</u>

Par son activité militante au sein de l'association « Mieux-être » qu'elle a créée en 2004, Blandine Tchamou connaît les problèmes concrets des différents lieux de sa ville en matière d'environnement. C'est cette connaissance fine des lieux, leur nom et leur qualité qu'ensemble nous avons localisé sur l'image aérienne muette de Douala. Les toponymes retenus peuvent différés des noms officiels : ce sont ceux de Blandine Tchamou, c'est-à-dire conférés par les habitants eux-mêmes. Notre échantillon comporte une soixantaine de lieux.

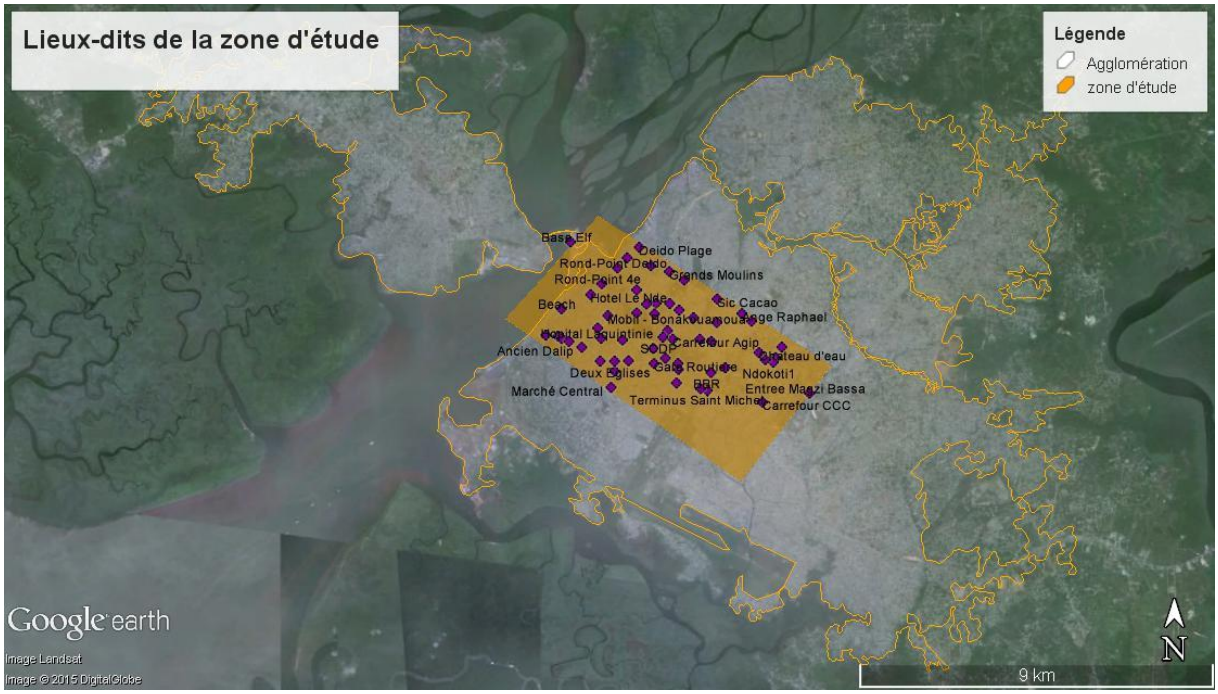

Figure 2 : image aérienne informée des « lieux-dits » de la zone d'étude

Différencier les lieux

La connaissance de Blandine Tchamou des lieux ne se limite pas à leurs noms, elle porte également sur leur fonction : les marchés et les « markers urbains » présents dans la zone d'étude sont ainsi identifiés. Et la finesse de ses connaissances permet de les hiérarchiser : marchés et markers principaux et secondaires sont ainsi distingués.

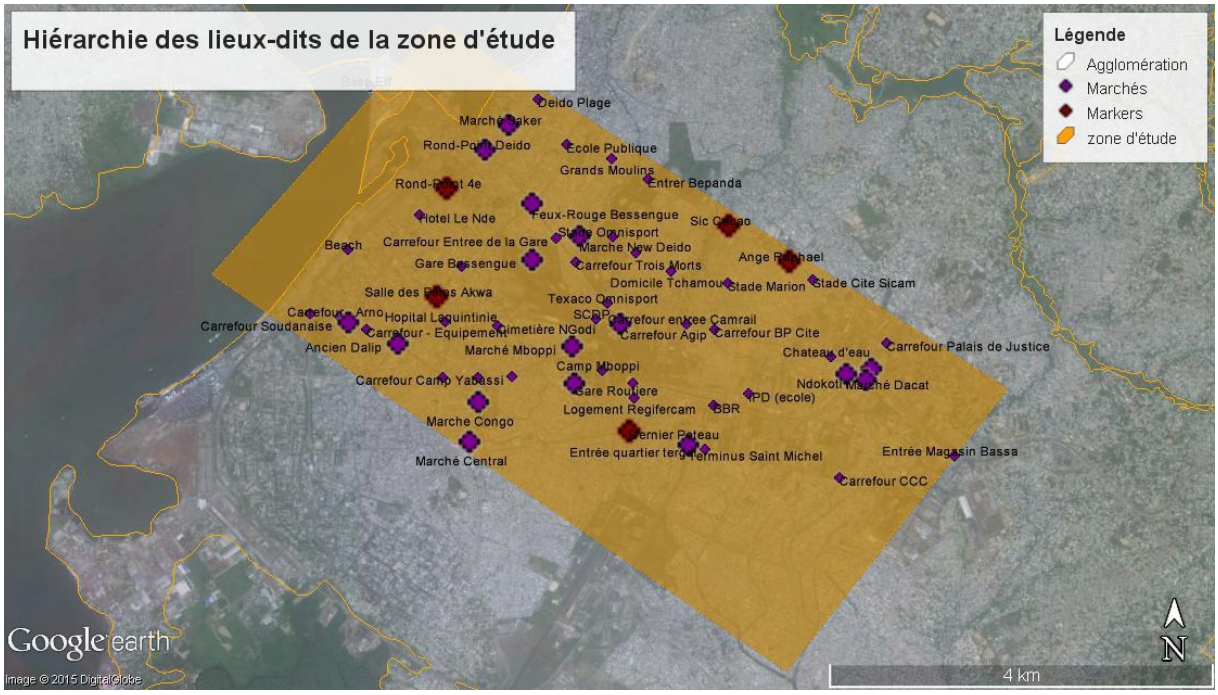

Figure 3 : image aérienne informée avec fonctions et hiérarchies des « lieux-dits » de la zone d'étude

Les lieux ordonnés d'un analyste spatial

L' impression première du visiteur de Douala est le règne du désordre sinon du chaos devant une circulation intense de camions, autocars, autobus, automobiles, taxis, motos-taxis, motos, vélos, piétons voire bétails… sur une voierie saturée, rarement bitumée en dehors des voies principales, où chaussées, trottoirs et espaces de stationnement différenciés demeurent l'exception en dehors des quartiers de l'ancien centre urbanisée à l'époque coloniale.

Calculer des indicateurs spatiaux

L'acquisition d'un échantillon de lieux nommés et désormais géo-localisés permet de mobiliser des outils d'analyse spatiale : calcul du centre géographique, calcul de distances entre lieux, calcul de surfaces (aires de marchés). Existe-t-il un ordre spatial au sein de l'apparent désordre ?

Le centre de gravité de notre échantillon se situe en un lieu singulier, ni marché urbain ni « markers » culturels à cet endroit mais un marker néanmoins signifiant : les réservoirs de la SCDP (Société Camerounaise des Dépôts Pétroliers).

La distance moyenne entre deux lieux de l'échantillon est de l'ordre de 364 m. Une distance acceptable pour une mobilité piétonne qui correspond à une distance-temps de 5 à 10 minutes et à l'espace du quartier en zone urbanisée. Un espace susceptible d'accueillir un marché en plein air.

La surface moyenne des polygones de Thyssen-Voronoi crées à partir des différents lieux de l'échantillon est d'environ 0,3 à 0,4 km² (30 à 40 ha). Elle renvoie à la surface de 0,34 km² d'un hexagone dont le rayon du cercle circonscrit serait de 364m.

Mettre en perspective historique

En dépit de son nom, le *Marché Central* de Douala est désormais géographiquement excentré tant par rapport à l'échantillon de lieux que par rapport à l'ensemble de l'espace urbain. Inauguré fin 1981, le marché central de Douala résulte d'un projet et d'une conception des années 1970. Un projet en phase avec la taille et la croissance urbaine de l'époque puisque Douala comptait 270 000 habitants en 1970 (source e-Geopolis), 486 000 en 1976 (recensement 1976) et 570 000 habitants en 1980 (source e-Geopolis). La construction du Marché Central répondait au besoin d'une ville dont la population avait augmenté de 300 000 habitants (doublement dans la décennie 70-80).

En 1900, la population de Douala s'élevait 13 300 habitants (source e-Geopolis). Cela suppose déjà l'existence d'un lieu central (marché ?) avec une aire d'influence. La population est estimée à 1 920 000 en 2010 (source e-Geopolis)[1]. Le Marché central ne satisfait plus au besoin. La multiplication de la population par 3 durant les 30 dernières années s'est accompagnée d'une croissance spatiale avec de nombreux quartiers d'habitats spontanés informels entrainant un déplacement du centre géographique de l'agglomération conduisant à la position désormais excentrée du Marché Central au sein d'une agglomération de 160 Km² à 200 Km². En généralisant les indicateurs de distance (364 m entre deux lieux centraux) et d'étendue (surface de 34 ha pour un quartier-village) de notre échantillon, il y aurait de 470 à 588 lieux de base susceptibles d'accueillir ne serait-ce que l'épicerie du coin et des éventaires de rue contribuant à la mobilité des personnes et à l'organisation spatiale de la ville à travers une hiérarchie de lieux porteur d'un ordre spatial.

Représenter la succession des centralités

L'évolution démographique de Douala de 1900 (13 300 habitants) à nos jours (1 920 000 habitants en 2010) s'est accompagnée d'une expansion spatiale. De l'ordre de 1 à 2 Km² en 1900, la superficie a atteint 160 km² en 2010. De cette double évolution, il résulte une succession de lieux centraux depuis le site historique des plateaux de Joss-Bonanjo et Akwa jusqu'à par exemple l'actuel carrefour NDokoti. Les figure 4a à 4g donnent à voir que la répartition spatiale des marchés est une répartition non aléatoire avec la présence d'un ordre spatial organisant la vie quotidienne des habitants.

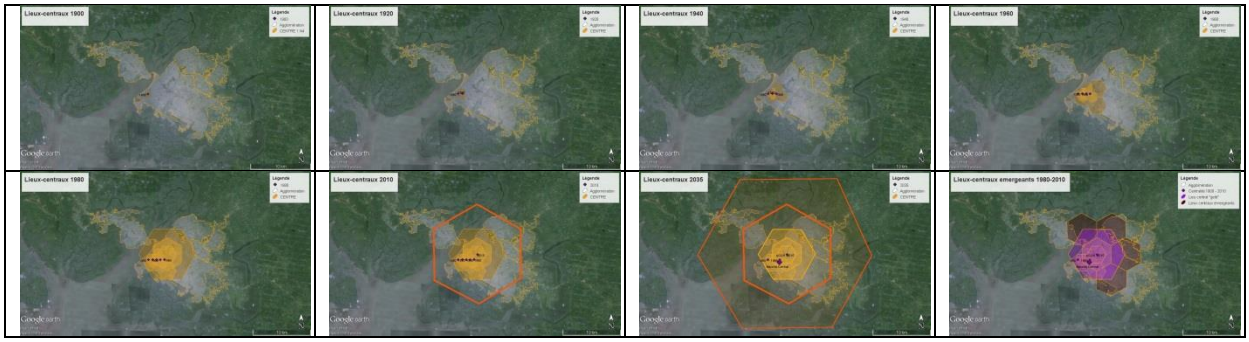

Figure 4 : Représentation de l'évolution des centralités successives de Douala

[1] La population est estimée entre 2 150 000 (source e-geopolis) et 2 500 000 (estimation courante) en 2015.

La ville de Douala recèle un ordre spatial lié à ses marchés. Depuis l'inauguration en 1981 du marché central, la population a fortement cru pour désormais dépasser les 2 millions d'habitants. Cette croissance aurait supposé la planification de 4 marchés durant les décennies 80, 90 et 2000 et un cinquième organisateur de l'ensemble devrait être en chantier à ce jour.

De fait, malgré (?) ou à cause(?) des années « villes mortes », ces marchés existent aujourd'hui. Ils se sont développés largement « spontanément » ou « informellement » et sont fort justement ou adéquatement localisés aux intersections des différents systèmes ou modes de transport (ex Ndokoti / Dacat ou Saker / New Deido). Seul le nouveau grand marché central n'a pu réellement émerger puisque sa localisation se trouve en un lieu très contraint par la voie ferrée et la proximité du site de la SCDP même si le marché MBoppi et ses abords surencombrés, proche de la gare routière tient difficilement ce rôle (figure 5).

Sous l'apparent désordre urbain de Douala, il y a bel et bien un ordre marchand qui cherche à exister…

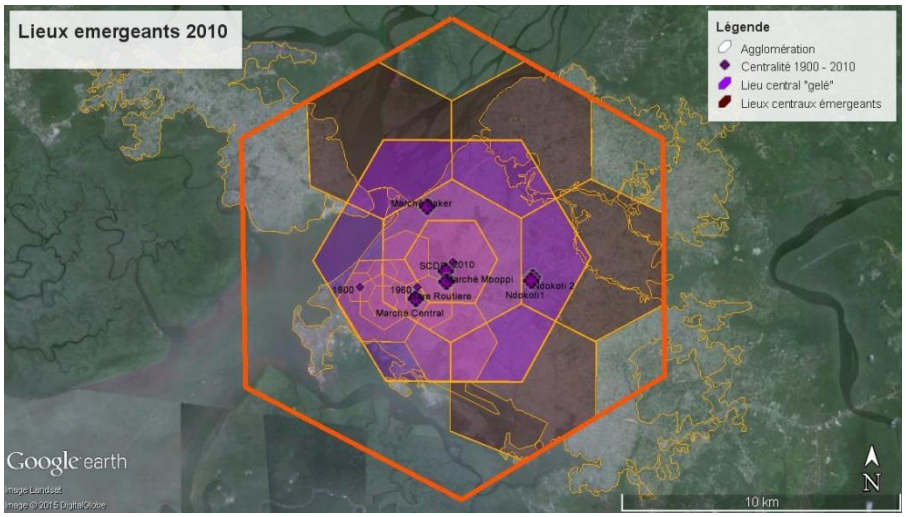

Figure 5 : L'ordre sous-jacent à la répartition des lieux centraux

Yes we care

La portée de ce travail n'est pas négligeable. En concentrant la réflexion sur les marchés de Douala avec leur forte présence d'activités informelles et leur rôle majeur dans la mobilité et l'encombrement urbain, il est apparu que « l'informel », contrairement à la vision qu'en a trop souvent le secteur formel qui aime à le combattre, n'est pas le désordre mais simplement un ordre « illégal ».

La portée de ce travail n'est en pas moins assez limitée. L'échantillon mérite d'être étendu, la nomination et localisation des lieux approfondies. Plus encore, la différenciation des lieux a besoin d'être complétée, les « markers » culturels comme « la Nouvelle Liberté » ou « le Dernier Poteau », sont notamment insuffisamment identifiés. Tout reste à faire quant aux « lieux de nature »…

Enfin, la signification de ce travail n'est pas sans intérêt. Il montre que la connaissance empirique, sensible, vécue, informelle (ici celle de Blandine Tchamou) et la connaissance plus théorique, modélisatrice, hypothético-déductive (ici, la mienne) ne s'opposent pas mais qu'elles peuvent s'alimenter mutuellement. Il rappelle aussi que la seule réussite véritablement humaine est la rencontre de « l'Autre ».

Dès lors, nous espérons beaucoup de la rencontre entre « care », « genre », « environnement » et « analyse spatiale ».